

---

Augustin BERQUE : *Le sauvage et l'artifice. Les Japonais devant la nature*, Bibliothèque des Sciences humaines, Éditions Gallimard, Paris, 1986, 314 p., index.

D'une lecture éprouvante, où le masochiste se jure à chaque page que c'est la dernière qu'il lit avant de mettre l'ouvrage au feu, ce pot-pourri nous confirme que Berque comprend très bien le japonais; on apprend à chaque page des choses qui se glissent bien dans une conversation... par exemple, que *aioi* signifie « vieillir ensemble », que *shoshun* veut dire « début du printemps », que le soleil tape *kan-kan*, la neige tombe *kon-kon* et les cigales font *jii-jii* tandis que les petites vagues font *sāsā*, les moyennes *zāzā* et les grosses *dōdō*. De toutes façons, l'auteur a eu la bonne idée d'ajouter un seul index à la fin du livre et celui-ci renferme uniquement des termes sino-japonais avec leurs caractères correspondants, ce qui est fort pratique lorsqu'on ne se rappelle plus où l'auteur a bien pu mentionner les *setchin*, les cabinets d'aisance des jardins de thé...

Par ailleurs, une raison importante pour laquelle on peut, éventuellement, être porté à terminer le livre a trait à la curiosité que ne manque pas de susciter Berque sur ce que les Japonais, eux, pensent du sujet dont traite l'auteur. Et là, il est difficile d'être complètement déçu car Berque cite, contextualise et interprète nombre de « nippologies » (*nihon-jinron*), un genre apparemment bien prisé où les Japonais exaltent, glorifient, magnifient la spécificité de la culture nipponne. C'est d'autant plus passionnant à lire quand on pense aux Occidentaux qui se creusent les méninges pour comparer favorablement l'Orient à l'Occident, tandis que les auteurs de ces nippologies ont déjà écrit que la comparaison n'était pas possible et que, d'ailleurs, elle n'en valait même pas la peine...

Le livre est divisé en trois parties fort différentes où Berque décrit le cadre géographique de l'archipel, son propre cadre théorique et des données d'un ordre plus sociologique. La première partie suit le pattern type des monographies à caractère exhaustif en nous bombardant de données climatiques, topographiques ou écologiques (dont certaines sont, par ailleurs, fort intéressantes, tel le fait que les îles nipponnes sont encore couvertes aux deux tiers par la forêt), données qui ne sont pas nécessairement interprétées ou insérées dans le cadre analytique développé dans l'ouvrage. Par contre, cette section est agrémentée d'un filigrane sur les processus métaphoriques nippons liés au rapport nature/culture dont les anthropologues japonais affirment que « la culture japonaise [...] n'opposerait pas le domaine de l'homme et celui de la nature » (p. 73). Les opérations d'inversion et de transcodage ou les mécanismes de réduction/déploiement sont fort bien décrits par des exemples de jardins ou de lieux sacrés particulièrement typés. Le tout est bouclé par une discussion sur la nature des archétypes de milieux naturels propres à l'imaginaire japonais et d'un exemple intéressant de la distinction importante entre la valeur symbolique et la valeur expérientielle qui leur sont attachées (c'est-à-dire qu'on accorde une valeur sans mesure à un type de milieu naturel qu'on perçoit comme berceau de ses origines... mais on n'irait pas y passer ses vacances).

Dans la deuxième partie, l'auteur y va de son projet « mésologique », véritable croisade théorique où, reprenant un terme désuet proposé par Bertillon de l'école d'anthropologie de Paris au siècle dernier, il se propose de donner les outils conceptuels et la nomenclature nécessaire à la « mésologie » (théorie des milieux) afin de franchir l'impasse de l'écologie et de la géographie. Il fonde sa révolution sur le fait que ces sciences sont encore aux prises avec le débat « subjectif/objectif » et limitées par une vision déterministe d'une part et imaginarienne de l'autre, points de vue qui placent la nature soit comme déterminante sociobiologique, soit comme construction culturelle. En voulant dépasser ce débat, et afin de se donner des précurseurs comme doit le faire tout innovateur, Berque cite dans un bel élan transdisciplinaire un poéticien (Dufresne), un psychologue (Gibson, gestaltiste), un physicien (d'Espagnat... un de ceux qui poussent l'intersubjectivité